

La vie et ses débris

Michael Delisle, *Le feu de mon père*, Boréal, 2014, 128 p.

Marie Parent

Numéro 306, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72773ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Parent, M. (2015). Compte rendu de [La vie et ses débris / Michael Delisle, *Le feu de mon père*, Boréal, 2014, 128 p.] *Liberté*, (306), 44–45.

La vie et ses débris

Michael Delisle travaille davantage à l'édification d'une mythologie qu'à une autobiographie

MARIE PARENT

LA PARUTION de *Feu de mon père* de Michael Delisle a suscité une certaine excitation dans le milieu littéraire québécois. La rumeur nous promettait un grand déballage. Il est vrai que ce genre de propositions représente une occasion pour les éditeurs et les critiques de rejoindre le grand public en lui soumettant une « histoire vraie », écrite dans une prose accessible. Quand un écrivain se met à parler de lui au « je » et à raconter son enfance troublée, on lui pardonne presque d'être devenu poète. Pourtant, l'intérêt du livre ne tient pas dans ce qu'il dévoile, ni dans le ton franc et direct qui caractérisait déjà l'œuvre de Delisle. L'auteur ne s'est jamais caché de puiser dans son enfance et son histoire familiale pour alimenter ses fictions, que ce soit avec son Richard Daudelin du *Désarroi du matelot* (1998), modelé sur son père, ou *Dée* (2002), inspirée de sa mère. Ceux qui fréquentent son œuvre retrouveront dans ce dernier titre un décor familial, Ville Jacques-Cartier, municipalité de la Rive-Sud de Montréal aujourd'hui avalée par Longueuil, et des personnages déjà rencontrés dans ses livres précédents. Le père, un mafieux sans envergure, la mère, une ex-lolita défraîchie, et, se tenant entre ses deux parents, un garçon sage et triste qui subit sans broncher leurs claques et leurs conflits.

Cette fois, Delisle a choisi d'y figurer en tant que lui-même, sans pourtant embrasser le genre du témoignage, qu'il associe à une quête de rédemption. « Le véridique serait autrement relevé », concède-t-il, tout en refusant de miser sur l'authenticité de son récit pour susciter la pitié du lecteur. Si l'acte de la confession lui répugne, c'est qu'il associe l'exercice au parcours de son père. Ce piètre bandit, « passeur de Chinois aux lignes, fraudeur d'élections, voleur, arnaqueur, braqueur et propriétaire d'alambic », s'est converti à la religion chrétienne pour tenter de faire la paix avec son passé. Le roman *Le désarroi du matelot* relatait cet épisode, qui est repris à nouveau dans *Le feu de mon père*. Le gangster repentant, pour espérer obtenir le pardon de Dieu, commet une « autobiographie » dans laquelle il reconnaît ses fautes :

La narration repose sur une pragmatique de repousser destinée à donner la mesure de son salut en montrant de quels enfers

le Seigneur l'a sauvé. Comme un témoignage d'alcoolique : les excès passés rehaussent le triomphe de l'abstinence et le discours se dirige vers une seule morale : « Si moi j'ai pu le faire, vous aussi. »

Delisle ne voit aucun intérêt à cette « écriture curative » où la contrition prend la forme d'un récit héroïque et moralisateur. *Le feu de mon père*, au contraire, ne cherche pas à nous émouvoir, ne nous invite pas à nous identifier au nar-

rateur, ni à compatir à sa souffrance. Il n'y a pas, dans ce livre, de courbe dramatique impliquant une descente aux enfers et une remontée vers la lumière. La vie de l'auteur fournit bon nombre d'anecdotes, mais même les plus inquiétantes sont traitées de façon anecdotique, justement.

Elles sont racontées sur un ton détaché et un peu ironique, comme s'il s'agissait d'une série d'histoires drôles. Quand Delisle décrit les différentes tentatives de sa mère pour se débarrasser de lui – enceinte, se jeter en bas de l'escalier ; plus tard, recouvrir le visage du bébé de papier cellophane –, la scène prend un caractère burlesque et l'écrivain ménage sa chute : « J'étais intuable. » Delisle avait déjà explicité sa méthode dans *Le désarroi du matelot* : « Témoigner, moi, Richard Daudelin. Regarder, comme dit Sister, *the cruel truth*. [...] Il y a des choses dont je me souviens mal. Des objets qui ont décollé d'un tableau, et qui se retrouvent casés, à plat sur la table nue. Des débris qui ont perdu leur histoire. » Ce sont ces débris que récupère et assemble l'écrivain, des images dont il tire d'infinies variations au point de les élever au rang d'icônes, restes de vie qu'il agence au gré du jeu de l'écriture, sans trop se préoccuper de la chronologie et de la concordance des temps de verbe. L'idée n'est pas de « communiquer », de partager ses infortunes pour élever le lecteur, mais de produire du discours à partir d'expériences (peur, désir, honte) qui, dans leur intensité, n'appelaient que le silence.

La poésie de Delisle en est une qui s'intéresse à la matière et qui dépeint le monde avec une grande économie de moyens : le tracé d'un doigt dans le ciment frais, l'odeur de la terre glaise dans les banlieues nouvelles, le goût d'une boulette de bœuf haché brûlée noir, la texture des vieilles

MICHAEL DELISLE
Le feu de mon père
Boréal, 2014, 128 p.

photographies. Son écriture se tient au plus près des choses, sans emphase et sans jamais verser dans la célébration lyrique d'un quotidien de pacotille. « Mon instinct me fait craindre ce qui éloigne de la vie. » *Le feu de mon père* se distingue des autres livres de Delisle, romans, recueils de nouvelles ou de poésie, en ce qu'il tente d'élucider les liens qui unissent l'écriture et la vie. Ces deux pôles donnent sa forme au livre, les récits d'enfance étant ponctués de réflexions sur la pratique de création. Mais le matériau autobiographique ne leur cède jamais toute la place. Delisle n'est pas un théoricien et il ne cherche pas de toute façon à découvrir une essence de la poésie, bien au contraire : « La poésie a de particulier qu'elle peut se définir par n'importe quoi, pour autant que le lecteur ait la compétence de faire parler la définition. » À la fois récit et essai, la greffe prend grâce à la façon dont l'écrivain tire de ses souvenirs les conditions qui ont déterminé son travail de création. Par exemple, envoyé très tôt au pensionnat, Delisle envoie des cartes postales à sa mère : « Je parlais de la saison, des feuilles colorées, du soleil, et je finissais en disant : "Un petit vent, ça réveille." » Il n'a jamais obtenu de réponse. Plus tard, il commence à composer des poèmes à la manière de ces cartes postales, des « formes brèves lancées à personne ».

Si la démarche de Delisle tient de la carte postale, c'est en ce que ses livres ressemblent à des missives envoyées d'un lieu et d'un temps oubliés, nous appelant à découvrir un territoire encore peu cartographié de notre imaginaire collectif. Son œuvre, à chaque nouvel opus, poursuit l'exploration d'un paysage précis : le Ville

Jacques-Cartier des années 1950-1970 et sa populace mal embouchée, le Chinatown et la petite pègre de la région montréalaise. Jacques Ferron avait déjà fait du territoire longueillois son mytique « petit farouest ». Delisle, lui, en délaisse complètement les aspects fantasmagoriques, mais prolonge le projet ferronien en créant un univers alternatif auquel il donne une portée générale, nous permettant de lire autrement l'histoire du Québec. « Le mythe est fécond. Dans mon cas, il l'est peut-être davantage que mon souvenir. » Delisle évoque avec beaucoup d'autodérision les « pages colorées de son folklore », mais c'est véritablement à l'édification d'une mythologie qu'il travaille. Les personnages masculins qu'il étudie dans *Le feu de mon père*, de son grand-père, l'honorable Hormidas Delisle, député de l'Union nationale, à lui-même, poète à l'ambition clignotante, en passant par son père, délinquant devenu *Jesus freak*, tracent une lignée de pères déçus et de fils ratés, trois hommes qui n'ont jamais vraiment atteint les sommets auxquels ils aspiraient mais qui deviennent ici des figures exemplaires. « Mon père, comme son père Midas et comme moi, est né d'une race qui a trop longtemps longé les murs. » Le grand-père honorable,

en particulier, dont les caricaturistes de l'époque raillaient le français peu raffiné, apparaît comme un héros sans stature, à la fois imposant et minable. Delisle décrit une de ces caricatures, où le député de l'« Oignon national » promet de servir son comté « si tant que j'serai encore capable de mettre un pied devant l'autre ». Ironiquement, le bonhomme a fini sa vie cloué dans un fauteuil roulant, voué à l'immobilisme. Le père de Delisle, lui, croit transformer son impuissance en puissance par le biais de la prière et de la parole évangélique. Puis, il y a le poète, qui ne cesse de s'interroger sur son travail : « Les performatifs me fascinent. [...] Que d'heures j'ai passé au bac à méditer le titre d'Austin *Quand dire, c'est faire* ou à annoter *Les actes de langage* de Searle. Quel pouvoir cabalistique se détache réellement des actes de langage ? » C'est ce questionnement qui semble assurer une forme de transmission entre le grand-père, le père et le fils, et qui relève peut-être de cette identité canadienne-française qu'interroge Delisle au passage. Comment rendre sa parole effective ? Comment réconcilier la richesse de sa vie intérieure

avec la pauvreté du monde environnant ? Leur parcours est marqué par trois expériences de langage – politique, religieux, poétique –, qui visent moins à atteindre une sorte de transcendance qu'à s'inscrire durablement dans le monde en y éprouvant sa force d'action.

La dernière partie du livre raconte le deuil « raté » du poète, qui a veillé son père agonisant sans penser que celui-ci s'en relèverait. Il avoue même avoir confié au médecin son souhait que son père meure : « C'est un psychopathe. »

Encore une fois, la langue du poète n'est pas assez forte pour dominer le réel. Le père survit miraculeusement – à la grande joie de ses coreligionnaires qui y voit une preuve du pouvoir de la prière. La déception semble surtout tenir à celle de l'écrivain qui a manqué une bonne occasion d'alimenter son univers mythique. Le récit se clôt d'ailleurs sur une scène de funérailles, celle du père d'un ami poète. Celui-ci distribue aux gens venus présenter leurs condoléances un exemplaire tout chaud de son dernier recueil, portant justement sur la disparition de la figure paternelle : « Ce ne sont plus des funérailles. C'est un lancement. » Delisle semble passablement jaloux de cet ami qui a pu profiter de cette expérience pour augmenter sa production littéraire. L'écrivain joue encore ici de sa plume ironique, insinuant que le lecteur ne devrait jamais s'apitoyer sur le sort des écrivains éprouvés par la cruauté de la vie ; sinon qu'auraient-ils donc à écrire ? « Je crois au bon usage des icônes », affirme Delisle. Dans *Le feu de mon père*, les « histoires vécues » n'ont d'intérêt que parce qu'elles ont été saisies par l'écriture, soulagées de la rigidité et de la rectitude qu'on exige de la confession, et qu'elles ont ainsi pu retrouver la flexibilité et la richesse du mythe. **L**

Si la démarche de Delisle tient de la carte postale, c'est en ce que ses livres ressemblent à des missives envoyées d'un lieu et d'un temps oubliés.